

L'islam sar.

Par-delà un rapprochement, qui semblerait presque naturel, entre le christianisme et l'islam, autour d'un Dieu transcendant tel que nous le présente Mohammed Draz, se dessine en fait un clivage profond au niveau de la prise en compte de l'histoire.

C'est un livre profondément émouvant que publient les éditions Al Bouraq (domiciliées à Beyrouth, mais diffusées en France). Il s'agit d'un des ouvrages majeurs d'un professeur renommé de l'université El Azhar au Caire, décédé en 1958, et qui a déjà nourri, sous sa première forme en langue arabe, toute une génération d'intellectuels musulmans. Nous disons "émouvant" pour deux raisons : la première est que sa traduction française et son édition sont le fait d'une belle fidélité de la part de son fils (Mohsen Draz) et de tout un groupe d'amis qui comptent parmi eux de jeunes enseignants de langue française. Mais surtout, ce livre nous touche parce qu'il révèle un esprit non seulement ouvert sur la culture occidentale, mais encore désireux de dépasser les points de vue partisans d'un Islam nationaliste, pour étudier impartialement le fait religieux.

Or, le résultat démontre l'écart immense qui continue d'exister entre deux cultures (plutôt qu'entre deux religions). Ce "prologue à une histoire des religions", plein de bonnes intentions, ne

dépasse pas le niveau d'un manuel d'apologétique qu'un chrétien n'oserait plus écrire. Ce n'est pas faute de lectures, de références, mais le tout dans une grande ignorance des données de l'histoire (qu'elle soit celle des faits religieux ou des théories élaborées à partir d'eux), il s'agit le plus souvent d'un fastidieux catalogue d'opinions dont on ne voit ni la logique interne, ni le mouvement général, avec des ignorances surprenantes et des simplismes désarmants.

Et pourtant, que de beautés dans ce livre ! Et comme on aimerait pouvoir communier à toute la richesse de sa pensée, malgré ses détours imprévus. Cette définition de la foi par exemple : "Une connaissance dont l'écho résonne à l'intérieur des consciences et dans l'intimité des cœurs, sans qu'on en ressente ni

**Comme il faut
espérer qu'un jour
nos deux univers puis-
sent faire mieux que
de se côtoyer !**

gêne, ni oppression, mais plutôt une sorte de fraîcheur et d'allégresse" (p. 117).

C'est en effet toute une autre culture que nous découvrons, faite de beaucoup de rhétorique, d'attention aux harmoniques des mots (révélatrice, à cet égard, est l'étude du mot *din*, "religion" en arabe, et de sa constellation sémantique) et, disons-le, de foi profonde. Comme il faut espérer qu'un jour nos deux univers puissent faire mieux que de se côtoyer !

Pour dire en quelques mots l'objet de l'ouvrage, il s'agit de bâtir une théorie de

la religion dans la pluralité de ses expressions, suffisamment extensive pour dépasser les seules religions révélées, mais en excluant les sagesse religieuses (secrètement athées comme le bouddhisme du Petit Véhicule). La religion est donc perçue, de façon très musulmane, mais finalement très biblique, comme relation de soumission à un être, à la fois souverain, personnel, doué d'intelligence, intervenant dans la vie de l'homme, capable de jugement. Cette définition censée présente, au moins en germe, dans toute religion, même "naturelle", laisse place à la question de l'origine des religions, au pluriel, et du sens de leur coexistence.

En bon musulman, Mohammed Abdallah Draz, après avoir réfuté (au moins le pense-t-il) toutes les théories philosophiques et sociologiques sur l'origine de l'idée de Dieu, affirme tranquillement la thèse de la "religion primitive" révélée à Adam, relayée par les interventions ultérieures de Dieu dans l'histoire humaine. La coexistence ne pose pas non plus de problèmes, si on accepte que le Coran, en tant que Révélation ultime, dise la vérité de chaque religion. Celle-ci pourra donc, verbalement, être respectée, à condition de se laisser éduquer, c'est-à-dire islamiser.

Cette réflexion en appelle une autre, plus générale. La religion musulmane n'a pas tort de se penser la "première des religions" ; c'est elle, en un certain sens, qui en réagissant pas rapport au judaïsme, au christianisme et au zoroastrisme, a amené ces différentes familles spirituelles à se positionner par rapport à elle comme "des" religions parallèles et rivales, et, pour les deux premières, comme des "religions du Livre". Religion,

is histoire ?

c'est-à-dire ensemble constitué d'un recueil d'Écritures fondatrices, rattachées à un ou plusieurs prophètes, avec un *credo* plus ou moins développé, une "direction de prière", un pèlerinage, des jours de jeûnes, des pratiques de prière, et des gestes de miséricorde.

Pourtant le christianisme (et avant lui le judaïsme) a des raisons de réagir par rapport à cette présentation réductrice. Le christianisme, ou ce que nous appelons tel, n'est-il pas d'abord cette Voie dont parlent les Actes des Apôtres, qui ne prétend pas proposer une alternative au culte d'Israël, mais en donner l'accomplissement ultime, eschatologique ? C'est justement cette notion d'accomplissement qui resté cachée aussi bien à l'islam qu'au judaïsme pharisaïque. Ce dernier y voit un démenti de son attachement à la Loi, une vague spiritualisation qui transpose en termes moraux la fidélité du Peuple issu d'Abraham à son Dieu. L'islam retiendra surtout dans cet accomplissement l'idée de rendre caduque une Loi imparfaite (et probablement frelatée) pour la remplacer par une plus fidèle à l'archétype divin.

Cette "abrogation" dont les chrétiens seraient les initiateurs permet aux musulmans de renouveler l'opération à leur profit en "abrogeant", non l'Évangile révélé à Jésus (qui est, selon eux, au-dessus

de tout soupçon, avec un seul défaut : il été perdu et falsifié), mais les Écritures chrétiennes.

Cette vision de l'accomplissement fait disparaître la tension eschatologique qui existe pour le chrétien entre l'Ancien Testament (nullement abrogé) et le Nouveau ; elle aplatit les deux en en faisant deux recueils juridiques plus ou moins extensifs et finalement contradictoires.

Il n'est pas sûr que cette réduction n'ait pas commencé dans le cœur des

Il n'est pas sûr que cette réduction n'ait pas commencé dans le cœur des chrétiens eux-mêmes

chrétiens eux-mêmes dans leur rencontre polémique avec le judaïsme. Il y a en tout chrétien un marcionite⁽¹⁾ qui s'ignore. Et finalement, l'islam n'aurait fait que solidifier une frontière confessionnelle qui existait malheureusement déjà. Il est frappant que l'islam se trouve finalement très à l'aise

dans le dialogue interreligieux. En posant la transcendance de Dieu comme préalable, il relativise toutes les approches particulières, et trop liées à une histoire. Méconnaissant son propre enracinement, il se présente comme la religion de l'universel, dégagee de toute contingence de lieu et de peuple, capable de réconcilier tous les hommes religieux dans un *credo* minimum, là où le christianisme (et bien sûr Israël) ne pourront jamais faire l'économie de l'insertion spatio-temporelle de Dieu, qui a voulu faire habiter sa gloire à Jérusalem et, "au maximum", dans la vie de Jésus.

En refusant le statut religieux que leur accorde l'Islam, les chrétiens ont sans doute échappé à leurs propres démons. Il est clair que sur ce chemin, mais retrouveront leurs frères juifs.

Michel GITTON

(1) Marcion (écritain chrétien, mais hérétique, du II^e siècle) voulait "déjudaiser" les Écritures chrétiennes.

